

Comte Guy de ROBIEU. *L'Idéal français dans un cœur breton*. Le commandant de Robien. Paris, Plon, 1917, 11^e édition, pp. 52, 465, in-16.

Le panégyrique qu'a écrit M. de Robien à la mémoire de son père est trop justifié par la piété filiale et l'héroïque conduite du commandant de Robien pour qu'on songe à s'étonner de son ampleur et de la chaleur du ton. L'auteur a voulu retracer avec le sacrifice du soldat toute la carrière qu'il couronne, et il l'a fait en donnant à son récit une forme très libre, celle que des biographes plus curieux de pittoresque que de précision scientifique avaient jadis quelquefois adoptée pour certaines figures. Le commandant de Robien était né en 1857 ; il appartenait à une vieille et illustre famille de Bretagne sur laquelle son fils nous a donné de copieux renseignements. Sorti de Saint-Cyr en 1877, sa carrière militaire s'est passée dans différentes garnisons du Midi, pendant trente-cinq ans, au cours desquels il ne cessa de donner des preuves d'austérité et de dévouement. Il ne s'était pas d'ailleurs entièrement absorbé dans la tâche professionnelle : le gentilhomme breton avait conservé le goût de la terre et la passion du cheval, et il avait aussi des préoccupations intellectuelles. L'histoire dans sa jeunesse l'avait séduit ; il avait rêvé d'écrire une philosophie de l'histoire qui ne devait pas embrasser moins de quinze volumes ; quatre seulement furent achevés et seuls les deux premiers parurent. C'est plutôt, à travers un tableau des anciennes civilisations, les lois psychologiques de l'évolution historique que le jeune officier cherchait à saisir. Il avait l'ambition d'y découvrir des réponses à la solution des problèmes sociaux contemporains. M. de Robien était profondément traditionaliste. Il ne voulait voir le salut pour la France que dans un retour au passé : la société féodale du moyen âge avant la constitution de la monarchie absolue lui semblait l'idéal le plus enviable. A défaut du régime patriarcal de la féodalité et de l'Eglise, il fallait revenir aux libertés provinciales, reconstituer les corporations, les assemblées locales uniquement chargées d'intérêts économiques, supprimer tout parlementarisme et remplacer le régime politique par un « régime professionnel ». C'était un homme d'un autre âge. Il avait conservé aussi de ces temps lointains la piété ardente et mystique et il ne faudrait pas entendre comme de simples images ces mots de moine soldat, de pieux chevalier, de croisé qui reviennent si volontiers sous la plume du biographe. En 1911 le commandant de Robien quitta l'armée après des froissements et des déboires qu'on peut deviner. Il était à peine rentré dans la retraite que la guerre éclatait. Il lui apparut que son devoir était de servir et de sacrifier à son pays ce qui lui restait de forces. Il est employé à la tête d'un bataillon de territoriaux au service des étapes, mais il ne croit pas avoir fait assez et, presque sexagénaire, il demande à être envoyé au feu ; on l'affecte alors au 1^{er} zouaves et on lui confie un secteur des plus meurtriers, celui de Roclincourt. Il y déploie une activité inlassable et le

courage le plus froid, jusqu'au moment où il tombe mortellement frappé, le 6 janvier 1915. Une promotion au grade de lieutenant-colonel, des distinctions et des citations glorieuses furent la juste récompense de tant de sacrifices ; les lettres et les paroles de ses chefs et de ses subordonnés nous donnent de cette fin d'existence héroïque un émouvant tableau. L'auteur qui a pieusement recueilli ces derniers témoignages avec tous les autres de la carrière de son père, n'avait voulu d'abord qu'écrire une chronique de famille ; l'accueil que le grand public a fait à son livre parvenu à la 11^e édition montre combien ce récit d'une vie de dévouement et d'abnégation a rencontré de sympathie chez tous les lecteurs.

L. R.

Camille CLERMONT. *Souvenirs de Parisiennes en temps de guerre*. Paris-Nancy. Berger-Levrault, 1918. In-12, pp. 12, 233, 4 francs.

En répondant à l'invitation que leur avait adressée M^{me} Camille Clermont de recueillir leurs impressions de guerre, les Parisiennes — quelques-unes ne le sont qu'à demi — qui ont collaboré à ce recueil nous font entrevoir une petite partie du rôle de vaillance et de dévouement des femmes françaises. Beaucoup de ces récits nous reportent aux premiers jours de la guerre, aux heures douloureuses de la marche des Allemands sur Paris. Tels sont ceux de M^{me} Andrieu, la femme du sous-préfet de Soissons, qui s'est prodiguée au milieu du bombardement de la ville, ou de M^{me} Dromart, dont la maison fut incendiée sous ses yeux avec tout le village d'Haybes, dont le père faillit être fusillé. On admirera dans ces courtes notes, vibrantes de sensibilité et de pitié s'étendant même jusqu'à l'adversaire, des femmes de tête et de cœur. Les autres chapitres sont moins dramatiques ; leurs auteurs n'ont pas connu des heures aussi cruelles ; mais on retrouvera ici les mêmes qualités de patience et de bonté, la même ardeur patriotique. L'éditeur du volume a tenu à choisir des représentantes des mondes les plus divers pour nous faire sentir toute l'étendue de la collaboration féminine aux œuvres de bienfaisance et de solidarité. La Faculté de médecine est représentée, et elle l'est avec beaucoup d'humour, par une doctoresse, M^{me} Dejust-Defiol, le barreau par Mlle Dyrande, le journalisme par Mlle Pattez, le théâtre par M^{me} Lola Noyr ; et dans ce recueil pour lequel M^{me} C. a su obtenir quelques pages signées des noms féminins les plus illustres, ceux de M^{me} Alphonse Daudet ou de M^{me} la duchesse d'Uzès, ne manquent pas non plus les confidences d'une ouvrière d'usine ni même l'amusant babil de Mimi Pinson. Dans toutes les conditions et à tous les âges c'est le même besoin de s'offrir et de réclamer sa part de dévouement, et pour quelques-unes qui ont conté avec éloquence ou sans apprêt ce qu'elles ont fait ou vu faire, combien dont l'héroïsme et l'abnégation restent inconnus !

L. R.